

## DIGNITÉ, CONSCIENCE, LIBERTÉ : UNE INTRODUCTION À L'ÉTHIQUE

selon *Qohélet philosophe*<sup>1</sup> et *Gaudium et Spes, nos 12-17*)<sup>2</sup>

### N.B.

*Le présent document est un document de travail destiné à introduire le débat sur la responsabilité individuelle et l'éthique, en particulier s'agissant de la doctrine du mariage, dans la vision de l'Eglise aujourd'hui. Il fait suite à nos débats des 6 janvier et 3 février 2014 sur *Gaudium et Spes*, le Concile Vatican II, la Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps du 7 décembre 1965<sup>1</sup>, l'Exhortation apostolique de Jean-Paul II du 22 novembre 1981 et le questionnaire du pape François (*Status quaestionis*) de décembre 2013.*

SOMMAIRE	PAGE
<b>A- QOHÉLET, LA JOIE ET L'ÉTHIQUE</b>	<b>2</b>
1- PRÉAMBULE	
2- LA « FICTION ROYALE » <sup>3</sup>	<b>3</b>
<i>a- L'enjeu éthique de la fiction royale</i> <sup>4</sup>	
<i>b- La sagesse confrontée à ce que figurent Caïn et Abel</i>	
<i>c- La mise à l'épreuve du Bien par le plaisir et la joie</i>	
<i>d- L'œuvre du plaisir. L'acquérir</i> <sup>5</sup>	
<i>e- Le non-dit de l'acquérir : ce qu'on a fait de l'humain</i> <sup>6</sup>	
3- L'ENSEIGNEMENT DE LA FICTION ROYALE <sup>7</sup>	<b>7</b>
4- L'ÉNIGME DU TEMPS <sup>8</sup>	<b>8</b>
5- CONCLUSION INTERMÉDIAIRE	<b>11</b>
<b>B- GAUDIUM ET SPES NOS 12-17 : LA DIGNITÉ HUMAINE</b>	<b>12</b>
1- ETYMOLOGIE - DÉFINITION	
2- DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE. PRÉAMBULE	<b>12</b>
3- DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE. GAUDIUM ET SPES NOS 12-14	<b>14</b>
4- CONDITIONS DE LA DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE. GAUDIUM ET SPES NOS 15-17	
<i>a- Dignité de l'intelligence, vérité et sagesse</i>	<b>16</b>
<i>b- Dignité de la conscience morale</i>	
<i>c- Grandeur de la liberté</i>	
5- CONCLUSION : LE LIEN ENTRE <i>QOHÉLET</i> ET <i>GAUDIUM ET SPES</i>	<b>20</b>

<sup>1</sup> FAESSLER Marc, *Qohélet philosophe*, l'éphémère et la joie, Genève, Labor & Fides, 2013

<sup>2</sup> Concile Vatican II, Constitution pastorale sur l'Eglise dans le monde de ce temps du 7 décembre 1965

<sup>3</sup> Qo 1,12 - 2,12

<sup>4</sup> 1,12

<sup>5</sup> Qo 2,4-10

<sup>6</sup> Qo 2,11-12

<sup>7</sup> Qo 2,13-26

<sup>8</sup> Qo 3,1-22

## A- QOHÉLET, LA JOIE ET L'ÉTHIQUE

### 1- PRÉAMBULE

*La présente présentation se limite à l'interprétation ci-dessus qui n'est qu'un résumé très succinct de l'herméneutique pointue, originale et complexe que Marc Faessler propose sur le Qohélet. Elle n'est donc pas le reflet complet de son ouvrage. Elle en est de plus une interprétation personnelle.*

Dans l'interprétation ci-après de l'ouvrage **Qohélet philosophe**<sup>9</sup>, la joie est présentée comme venant de la Transcendance et générant dès l'Origine des Temps la relation éthique de l'homme avec son semblable, puis par rebond avec le Créateur. Le plaisir terrestre quant à lui est présenté comme le leurre de la joie, mais un leurre qui peut ouvrir à la joie. C'est le choix du philosophe et la responsabilité de la créature. Le plaisir n'est donc pas condamnable en soi. Le plaisir est condamnable lorsqu'il est poursuivi par les hommes, à titre d'exemple par Salomon en personne dans ses fastes et dans la lignée de Caïn avec l'idée de la mainmise sur autrui et sur les biens terrestres.

Le *Qohélet* de l'Ancien Testament, qui est mis en scène dans le personnage du roi Salomon, dans l'analyse originale de Marc Faessler apparaît comme un sage dont l'éthique de vie propulse l'homme, à travers la mondanité du plaisir, vers la Transcendance (le Créateur). Pour lui le Créateur, depuis le surplomb de la Transcendance, interpelle l'homme sur l'évanescence du plaisir terrestre et lui propose de découvrir, à travers l'écran de ce qu'il nomme «buée» du plaisir, la joie comme piste de retour à la Création de l'Origine. La joie est en effet présentée comme le don de Dieu qui est à l'origine de la Création. A l'homme de prendre ses responsabilités de créature, de distinguer la joie à travers le leurre du plaisir, et d'entrer dans la joie de la Création, avec l'objectif final de rejoindre le Créateur.

Le temps terrestre est donné à l'homme pour à la fois prendre son plaisir dans la Création, attitude présentée comme étant la norme terrestre, et dépasser ce plaisir pour générer la relation éthique qui ouvrira à la joie de l'Origine de la Création et du Créateur contemplant son œuvre.

C'est dans la tension corrélative des deux modèles d'hommes présentés par l'Ancien Testament, qui ne sont pas antagonistes mais complémentaires, d'une part celui de Caïn (l'acquisiteur, l'accapareur, l'égoïste), et d'autre part celui d'Abel (l'évanescent, le joyeux, le généreux) que l'homme prend ses responsabilités tout au long de sa vie. Il choisit, à chaque carrefour qui se présente, soit de faire sauter la buée du plaisir pour atteindre à la vraie joie, soit de se s'enfoncer dans la buée du plaisir en ne s'orientant que sur soi, faisant l'impasse sur autrui et donc sur le Créateur, pour atteindre à la mort.

---

<sup>9</sup> FAESSLER Marc, *Qohélet philosophe*, l'éphémère et la joie, Genève, Labor & Fides, 2013.

## 2- LA «FICTION ROYALE»<sup>10</sup>

### a- *L'enjeu éthique de la fiction royale*<sup>11</sup>

1/12 Moi Qohélet, j'ai été roi sur Israël, à Jérusalem

Le roi Salomon est non seulement contesté au plan historique, il est en tous les cas bibliquement contestable (et contesté) en tant que référence éthique. Mettre la parole dans la bouche du roi Salomon fait surgir, avec le prétexte idéalisé d'un royaume hors-pair, l'enjeu éthique du propos qui est en fait le nôtre dans temps qui nous est imparti, ici et maintenant. La figure biblique de Salomon est en effet proposée comme le prototype de cette contradiction humaine qu'est la permanence de la tension entre le Bien et le Mal. On sait comment Salomon, roi légendaire a fini.

L'auteur renvoie à la figure archétypale de la société de Caïn et Abel en se référant aux racines des termes utilisés par *Qohélet* :

- Caïn vient de *qhn* (acquérir) et *Qohélet* l'utilise pour exprimer la volonté de tout posséder au mépris de la relation à autrui.<sup>12</sup> C'est le déploiement de la force.
- Abel vient de *evl* (buée éphémère, fragilité de la vie).

La fiction royale du *Qohélet* et son enseignement<sup>13</sup> sont destinés à nous transmettre son cri éthique.<sup>14</sup>

Le problème éthique est à l'origine de l'humanité. Il est le propre de l'humain. La question est double : quel est le rapport à la justice d'un être, ou d'une essence, qui, comme Abel, est la fragilité même ? La réponse proposée est : selon le témoignage biblique en termes d'éthique la fragilité perd dans le lien terrestre, et gagne dans le lien avec la Transcendance. Quel est le rapport à la justice d'un être, ou d'une essence, qui, comme Caïn, est le fait d'acquérir ? La réponse proposée est : selon le témoignage biblique en termes d'éthique le fait d'acquérir pour sa fin propre se développe dans la force égoïste, et perd le lien avec la Transcendance.

Le *Qohélet* est la fiction d'un roi présenté comme parangon de vertu. Concentré sur l'acquisition de lui-même à travers le plaisir, il croit faire œuvre de justice en cherchant à transformer cette buée en vie éternelle. Tel est l'enjeu éthique de la fiction royale.

### b- *La sagesse confrontée à ce que figurent Caïn et Abel*

1/13 J'ai voué mon cœur à scruter et à explorer dans la Sagesse tout ce qui s'est œuvré sous les ciels. C'est une besogne de malheur que Dieu donne aux fils d'Adam pour, en elle, se violenter !

---

<sup>10</sup> Qo 1,12 - 2,12

<sup>11</sup> 1,12

<sup>12</sup> Cf. Qo 2,7

<sup>13</sup> Qo 1,14,2-11

<sup>14</sup> Qo 2,17.19,11, 23,26

La sagesse survient après l'éthique. Elle surpasse l'éthique. Comme l'éthique elle est confrontée aux comportements type de Caïn et d'Abel.<sup>15</sup> La quête humaine consiste à scruter à travers le prisme de la sagesse tout ce qui s'accomplit dans la vie terrestre et de s'interroger sur le sens de cet accomplissement. Scruter se dit *drsh* d'où viendra *midrash*<sup>16</sup>. C'est une besogne de malheur qu'*Elohim* réserve aux fils d'Adam. Cette besogne entraîne l'homme dans la violence. C'est encore l'allusion aux deux fils d'Adam qui, la loi de la parole (l'éthique) étant brisée par la jalousie et par la prédation (l'acquisition, la force), basculent d'un comportement originaire de gardiennage et de culture dans la violence et le meurtre.

Dieu est présenté dans *Qohélet* non pas sous le Tétragramme *Yahvé* comme en Gn 4, mais sous la forme originaire du don qui nous donne la vie : *Elohim*, selon l'étymologie. *Elohim* est présenté sans article 8 fois sur 40, ce qui peut, selon l'auteur, soutenir l'idée d'une ouverture à l'énigme de la Transcendance (ce n'est pas le dieu, mais Dieu). Avec l'article il peut y avoir ouverture à un discernement qui mènerait à ce que l'auteur qualifie d'«inopinée présence» certes, mais sans pour autant dépasser l'immanence. La Transcendance se refuse en effet à la main mise de la connaissance humaine.

Les deux fils d'Adam Caïn et Abel résument en eux-mêmes à la fois toute la force et la fragilité du monde, ainsi que la tension de corrélation entre ces deux pôles de l'identité humaine du Bien et du Mal. C'est bien notre rapport au monde qui est buée éphémère, pâture de vent, et fragilité.

La force, la violence, le plaisir ne sont qu'illusion. La sagesse elle-même et non pas seulement l'éthique est confrontée à cette énigme.

### **c- La mise à l'épreuve du Bien par le plaisir et la joie**

Appel de la Transcendance, la Parole nous est donnée dans notre réalité terrestre avec son interprétation, et le Seigneur en personne se donne<sup>17</sup> à travers une métaphore récurrente, celle de la joie.

Moi, j'ai dit en mon cœur : «Va donc je te mettrai à l'épreuve de la joie ! Aie en vue le bien. » Et voici, le bien n'est que buée ! Au rire j'ai dit : «fourvoyant !» et à la joie : «quid de ce qu'œuvre celle-ci ?». J'ai envisagé en mon cœur d'entraîner mon corps dans l'ivresse, mais mon cœur s'est conduit avec sagesse pour saisir la raison, jusqu'à ce que je voie où est le Bien pour les fils d'Adam qui œuvrent sous les ciels nombre de jours de leurs vies.<sup>18</sup>

Le Bien est englouti par la violence des fils d'Adam. Il se disperse aussi en buée et il faut réécouter la question du Créateur en Gn 4,9 :

«Où est ton frère, Abel ? »

Comme celle qu'il pose à Adam en Gn 3,9 :

<sup>15</sup> Qo 1,13-18

<sup>16</sup> Exégèse herméneutique juive

<sup>17</sup> Les 3 verbes les plus importants ayant Dieu pour sujet sont donner, œuvrer, juger.

<sup>18</sup> Qo 2,1-3

«Où es-tu ?»

C'est la question éthique qui interroge sur qui sont Adam et ses fils dans la relation qu'ils développent avec autrui (l'autre). La question éthique pose celle de l'identité. La manière d'être avec autrui pose la question de l'essence. Cette question est partout posée dans la Bible, mais le *Qohélet* présente ceci de particulier qu'il montre que l'origine de nos fautes provient de la confusion que nous entretenons inconsciemment entre le plaisir et la joie.

Le plaisir n'est pas condamnable, au contraire, mais il se fonde dans la créature qui le programme. La joie quant à elle demeure inopinée. Elle s'introduit fortuitement dans nos vies. Pour *Qohélet* la joie se présente de manière subreptice dans le *carpe diem*. Le *Qohélet* lie la joie à un don divin et lui confère le statut de métaphore certaine dans son mode de révélation. La joie en effet est éprouvée et vérifiable comme un don de la Transcendance.

La racine *smh* (se réjouir) apparaît 17 fois dans le texte. La traduction de la LXX est *euphraino*, réjouir, charmer, et *euphrosuné*, joie, gaité, plaisir. S'il y a confusion chez l'homme entre plaisir et joie, le *Qohélet* déclare que la joie ne peut résulter du plaisir, mais d'un excès, d'un inattendu qui provient en surplomb de la Transcendance. La confusion est progressivement dissipée dans le texte par l'affirmation insistante que la joie n'est pas le plaisir, qu'elle dépend d'un don de Dieu et que la «joie du cœur» est la réponse, le viatique divins aux interrogations de la créature sur son Origine première, son identité, sa fonction, sa responsabilité.

Cette différenciation ne rencontre pas l'unanimité chez les exégètes. Les arguments en sa faveur sont les références juives du *Qohélet* à la fête de *Soukkot*, qui est la joie de la fête de la joie des récoltes et qui est suivie liturgiquement par les célébrations de *Simhat Torah*, la *joie de la Torah*, conclusion du cycle annuel des lectures sacrées.

Pour la philosophie grecque, à cette époque, le *Bien* est une Idée et le *bien agir* un équilibre. Pour *Qohélet* la conception éthique du Bien est référée à l'expérience d'un Don de Dieu dont la révélation se fait dans la métaphore de la joie. Elle est concrète et elle est davantage déséquilibre qu'équilibre. Elle est une solide et discrète espérance qui est le produit de la Transcendance, comme en témoigne, précédant les figures de Caïn et Abel, le récit biblique de la Création. La racine *twv* (*tov* : le Bien) apparaît 52 fois dans *Qohélet*, ce qui démontre la préoccupation du philosophe.

Les trois premiers chapitres sont comme une introduction philosophique :

Aie en vue le Bien<sup>19</sup>,

mais il est aussitôt précisé :

Pas de Bien dans l'humain - néant !<sup>20</sup>,

---

<sup>19</sup> Qo 2,1

<sup>20</sup> Qo 2,24

sauf à découvrir le mystère transcendant de la joie dans la simplicité de la convivialité, ce qui ouvre l'âme au Bien, et discerner le Bien dans la peine revient à y discerner le don de Dieu :

(Sauf) qu'il mange, boit, et fait voir à son âme un Bien dans sa peine.  
Cela aussi je le vois, moi : oui, c'est de la main de Dieu !

Oui à l'humain qui (vit) le Bien devant sa Face,  
Il donne sagesse, savoir et joie.

Mais à celui qui manque (cela),  
Il donne besogne de recueillir et d'amasser,  
en vue de donner à qui (vit le Bien) devant Dieu !

Cela aussi n'est qu'(évanescence buée), pâture du vent ! <sup>21</sup>

L'homme vit dans la visée du Bien avec la constatation qu'il expérimente un état de fait contraire. C'est une authentique épreuve. C'est la confrontation du plaisir et de la joie qui oriente dans la recherche du Bien.

#### **d- L'œuvre du plaisir. L'acquérir<sup>22</sup>**

*Qohélet* met en place le leurre de la joie, celle qu'on confond avec le plaisir. C'est toute l'ambiguïté de l'expression *plaisir de joie*. Le verset tourne autour du verbe *acquérir*, soit le *qnh* caïnesque de Gn 4.1. Sept des différents termes utilisés pour décrire la plantation des jardins de Salomon se retrouvent en Gn 2 dans la plantation de l'Eden. Ces objets sont-ils faits pour le plaisir ou pour la joie de l'homme, ou bien encore pour tous les deux ? Dans le jardin d'Eden, ils sont probablement l'expression de la joie de la Création. Dans les jardins de Salomon, au contraire, ils seraient plutôt l'expression du tenir, du saisir, de l'accaparer, de l'acquérir.

Le plaisir qui se perd dans la vanité de l'accaparement insatiable n'est plus celui de l'émerveillement de la joie de la Création. Les œuvres de l'humain ne peuvent rivaliser avec les lieux de l'Origine. L'idée d'une part échue à l'homme est ironiquement tournée : si ma part se fait au détriment de celle des autres, le plaisir qu'elle apporte ne mène qu'à l'échec. C'est précisément la part de la fiction royale. Mais c'est aussi cette part de YAHVE qu'est Israël<sup>23</sup>, le territoire de chaque tribu, soit la part des Hébreux à la Terre promise<sup>24</sup>. Le mot *part* est ici le pivot d'un renversement de sens<sup>25</sup> : la part de l'héritage de Dieu (*heleq*) prélevée par l'humain sur sa paie, est une part prélevée sur le don de Dieu.<sup>26</sup> La part de l'homme sur terre aux plaisirs, la part de l'Hébreux à la Terre Promise, tout cela est un don de Dieu. C'est la fiction du Roi Salomon qui a tout reçu sur Terre, comme un don de Dieu qui lui a donné le plaisir, soit le leurre de la joie, qui elle est ouverture sur la Création, le Créateur, la Transcendance.

---

<sup>21</sup> Qo 2,24-26

<sup>22</sup> Qo 2,4-10

<sup>23</sup> Dt 32,9

<sup>24</sup> Jos 13,7 ; 18,5-6)

<sup>25</sup> Qo 2,10

<sup>26</sup> Qo 5,17-18

e- ***Le non-dit de l'acquérir : ce qu'on a fait de l'humain***<sup>27</sup>

*Qohélet* reprend la parole après la fiction de Salomon pour confirmer le constat de la confusion entre plaisir et joie qui donne une fausse joie. Le Bien disparaît même derrière les biens accumulés. Et pourtant quel travail demande l'acquisition des biens ! Quel est cet humain qui accapare les biens et qui les construit sur le dos des autres ? Se poser la question philosophique du sens d'un tel constat, c'est départager ce qui mène à la sagesse et ce qui mène à la déraison. C'est se demander ce qu'on a fait de l'humain. La question théologique se pose ainsi : qu'est-ce qu'il y a avant le plaisir, qu'est-ce qu'il y a avant l'homme ? C'est une allusion au Créateur et à sa joie quand il contemple son œuvre comme le rapporte la Genèse. Et c'est enfin la question éthique que la mise en scène de la fiction littéraire du roi laisse apparaître. Elle se pose au cœur du plaisir, don de Dieu, et qui est un leurre par rapport à la joie du lien à la Transcendance. La question éthique se pose également dans la répartition du plaisir sur Terre. En conclusion le non-dit de l'acquérir pose la question de ce qu'on a fait de notre frère. Le moyen de la distinction ou de la réponse se trouve dans la joie de l'Origine, dans le don qui est venu avant l'homme, mais aussi avec lui.

**3- L'ENSEIGNEMENT DE LA FICTION ROYALE**<sup>28</sup>

*Qohélet* tire maintenant les leçons de la mise en scène salomonienne.

La situation, que le *Qohélet* présente comme *l'il-y-a*, ou encore le *ce que nous sommes*, tient dans le fait de la poursuite de la fiction (l'illusion) royale des plaisirs. Simultanément elle tient dans le fait que la sagesse, qui se tient à l'écart du monde des plaisirs, peut avoir l'occasion d'accueillir un profit de lumière entièrement autre ou hors l'être ou hors *l'il-y-a*, soit hors *ce que nous sommes*.

Moi j'ai vu que *l'il-y-a* c'est un profit (d'être) pour sagesse plutôt que pour déraison - comme un profit de lumière issu de la ténèbre.<sup>29</sup>

Le sage dans sa tête a ses yeux.

L'insensé dans la ténèbre a sa marche.<sup>30</sup>

Au contraire de l'ontologie du plaisir (*l'il-y-a*) qui n'a pas le souci de l'autre, l'intelligence philosophique n'est pas l'illusion de la sagesse. Elle pose la question de l'authenticité de l'être, dans la pratique du plaisir et de la joie.

Encore faut-il dans cette vision éphémère du plaisir trouver la main de Dieu<sup>31</sup>. C'est une espérance qui réside dans l'humain, à découvrir dans autrui, c'est-à-dire dans le prochain à la lumière du rapport éthique.<sup>32</sup> Cette lumière filtre là où ne l'attend pas. Elle est don de Dieu et elle peut parfaitement se cacher dans le plaisir. Le plaisir n'est pas mauvais en soi.

---

<sup>27</sup> Qo 2,11-12

<sup>28</sup> Qo 2,13-26

<sup>29</sup> Qo 2,13

<sup>30</sup> Qo 14a

<sup>31</sup> Qo 2,24

<sup>32</sup> Cf. Qo 2,22

Il y a unicité pour tous quant à l'horizon du temps, soit le fait de la mortalité. Le doute plane sur la différenciation de la destinée. La destinée, pour le *Qohélet*, en première lecture de la destinée et de la distribution des plaisirs, n'est qu'un advenir qui dépend du hasard, qui s'inscrit à l'encontre des sujets intéressés, et il n'est pas de prédétermination. Rappelons que l'idée de l'éphémère et celle du non-prédéterminé pénètrent l'hellénisme à cette époque (3<sup>ème</sup>). Contrairement aux *moirai* de la tradition païenne qui dictent même aux dieux le sort de chacun, on ne croit plus à une loi prédéterminée sur laquelle même les dieux n'ont pas de pouvoir (sauf au péril de l'équilibre du monde).<sup>33</sup> C'est ici le propos "moderne" du *Qohélet*.

Même pour la part que le sage cherchera à transmettre, il y a incertitude absolue. Le doute est si complet qu'il emporte l'émotion philosophique et incite le cœur à se détourner de la peine. Et le doute pose la question du sens du rapport à l'être, et, par rebond, à l'Être.<sup>34</sup> Pourtant un rayon de lumière peut se distinguer chez le sage dans le creux de son doute à peine rempli de sa lucidité philosophique.<sup>35</sup>

*Qohélet* revient au jugement éthique que la fiction royale avait permis d'éclairer : il n'y a pas de Bien dans l'humain. Le Bien serait hors de portée s'agissant de soi, mais il serait par contre une ouverture sur autrui. La convivialité du manger et du boire le laisse pressentir et nous rend responsables d'aller plus avant. Dans la simplicité de la convivialité s'annonce un Bien qui va au-delà de l'effort d'être, un Bien imprévu et comme coulant de la main de Dieu. C'est que la Transcendance, en son altérité la plus inattendue, se manifeste dans le Bien partagé de la joie (convivialité) - don inopiné grâce auquel les humains retrouvent l'unisson de leurs altérités.<sup>36</sup>

C'est que pour *Qohélet* Dieu ne peut pas tout ! Notamment pour qui demeure dans son enfermement mondain, ou celui de l'acquérir et de ses plaisirs. Tel est l'enseignement de la fiction royale.

#### 4- L'ÉNIGME DU TEMPS<sup>37</sup>

Le monde est reçu dans le temps par la créature comme Création encore et toujours en cours mais une Création éprouvée par cette même créature comme une perpétuelle évanescence sur laquelle la créature n'a pas de prise. L'acquérir, le commander s'avèrent des illusions de maîtrise et qui ne peuvent être sources de joie. L'homme est incapable de créer la joie par lui-même. Il erre dans le malheur ou s'illusionne dans les plaisirs. La joie surgit inopinément comme une métaphore de la première Création, celle de la naissance du monde et de l'homme. Surgie à l'improviste, et hors de la prise de l'instant, ou du temporel, la joie témoigne de la Transcendance dans la manifestation de la première Création, soit témoigne d'une origine qui nous échappe mais qui est à la source des modalités de notre temporalisation du temps.

Qo3 innove en faisant penser le temps. Il fait surgir le lien entre temps et désir. La joie introduit dans l'immanence la surprise d'une origine qui, en nous échappant, nous convie à la *quête de son altérité*

---

<sup>33</sup> Cf. Qo 2,14 b, 15

<sup>34</sup> Cf. Qo 2,22-23

<sup>35</sup> Cf. Qo 2,24-26

<sup>36</sup> Cf. Qo 2,26

<sup>37</sup> Qo 3,1-22

et propose son *Alliance* en la prolongeant à travers autrui et le monde. Cette Alliance, qui est une proposition d'attitude, est aussi un pari, ou une croyance dans une attitude éthique. Pour *Qohélet* cette proposition d'Alliance est l'origine du risque éthique auquel nous nous exposons en conscience, avec notre libre-arbitre et en pleine responsabilité.

Le risque éthique lie la temporalité qui est la nôtre avec notre Origine et celle de la Création. La fiction royale exprime la tension entre d'une part le désir accumulé d'une quête vers et avec autrui, et d'autre part le besoin d'acquérir, d'accaparer, qui tous deux trouvent la satisfaction de s'assouvir dans la buée de son propre destin et de celui des autres. Le risque éthique positionne la créature par rapport à ce besoin d'assouvissement et dans la manière dont elle le gère, en particulier l'emprise qu'elle laisse à la joie, manifestation de la Transcendance. La temporalité et son côté évanescent sont l'aiguillon de cette pensée qui tend à dépasser le simple besoin d'assouvissement. On parle de *pli éthique de la temporalité de l'instant*.

Le *pli éthique de la temporalité de l'instant* ou *prise du temps*, ouvre sur un au-delà caché, hors coïncidence avec le présent, hors toute attente et qui pourtant traduit le surplus de la joie partagée au banquet de la joie dans la convivialité humaine. Ce surplus de joie fait naître le désir de la joie qui surgit hors de prise humaine.

La *prise du temps* fait naître l'attente et l'attente fait naître le désir. Le désir marque un point d'arrêt éthique, celui de la *prise du temps*, face à l'évanescence ontologique du temps.

*Qohélet* se réfère à trois notions du temps :

- a- *Z'man* ou le temps fixe du délai consenti. C'est le temps des fêtes liturgiques. Ce temps est la réitération du désir d'accomplir les Commandements qui est marqué d'un incessant rappel éthique.
- b- *Et* ou le temps énigmatique, constamment offert dans sa neutralité avec l'incessante possibilité pour l'homme de décider ou de ne pas décider. Entrer dans le temps de la responsabilité c'est choisir le moment opportun ou le *kairos* qui se présente. C'est l'énigme du temps présent, passé et futur qui ouvre au désir de la Transcendance d'autrui et qui fait entrer dans ce surplus de convivialité qui commande la justice, l'équité. Au contraire le temps de l'indifférence œuvre dans la convoitise et l'accaparement sans responsabilité pour les victimes. S'applique l'adage du *Qohélet* "il y a un temps pour tout, sous tous les ciels".
- c- *Olam* ou le temps caché de l'Origine sur le surplomb de la Transcendance. Ce n'est pas l'indifférence de Dieu, mais l'absence de contrainte qui nous laisse, avec notre dignité, le temps de prendre nos responsabilités dans le tragique de l'histoire. Et réciproquement. Il nous revient de temporaliser le temps et de nous ouvrir au respect envers l'Origine insaisissable, fût-ce par crainte, révérence, respect, ou encore frémissement de joie plutôt que de frayeur.

En tant qu'Origine insondable la Transcendance advient dans le temps porté à la conscience des créatures et pose dès lors une exigence éthique de l'usage qui est fait de ce temps. L'avenir s'inscrit dans l'ouverture d'une espérance sous l'angle d'une exigence éthique. Avec *Qohélet* le temps ne devrait jamais être le même qu'il a été. C'est la conséquence de l'espérance.

L'intrigue que Dieu noue dans l'immanence de la temporalité, malgré le sens de la Création qu'elle permet de retrouver et qui va au-delà, se heurte à la perversion de l'institution de justice (la loi, la Torah). Cette institution aurait dû en effet incarner le symbole du redressement du présent commun à tous par rapport au passé. Elle se révèle cependant nécessaire, mais insuffisante par rapport à la tension entre Caïn et Abel. *Qohélet* brode sur l'injustice du sort commun réservé et au juste et à l'injuste. Le temps qui nous est laissé marque un retrait créateur de la Transcendance, un retrait qui montre aussi une certaine impuissance naturelle face au mal.

La poussière retournera à la Terre selon ce qui est, et le souffle retournera à Dieu qui le donne.<sup>38</sup>

Au moment de la mort demeure la trace matérielle d'une mondanéité, mais aussi le vertige d'une ouverture (nous nous demandons : une cicatrice ?) vers l'Insondable qui est l'esquisse d'une possible réitération d'une donation créatrice originale.

L'intrigue est que la part de l'humain en dépit de l'éphémère correspond à un Bien inhérent à la relation de Création, la joie.

J'ai vu, oui ! Pas de Bien - néant !

Sauf que l'humain aura joie (*smh*<sup>39</sup>) en ses occupations.

Oui, c'est cela sa part !<sup>40</sup>

L'être en joie (*smh*) continue à ressurgir à l'improviste au milieu de la peine et du plaisir, dans le temps. La joie est donation, grâce et pureté.

L'expérience de la joie est universelle et énigmatique. Personne ne peut nier l'avoir éprouvée et personne ne peut prétendre expliquer d'où elle vient. Et personne ne peut créer sa propre joie. Elle n'est pas un état, mais un événement. On ne peut la définir. Elle ne définit pas non plus de visée propre.

La joie est digne d'éloge. Elle fait rayonner en l'humain une part qui lui est propre mais qui lui échappe. C'est la louange d'un émerveillement.

Moi, je fais l'éloge de la joie.

C'est que : pas de bien pour l'humain sous le soleil - néant !

Sinon, manger, boire et vivre en joie.

Et cela dans son labeur l'accompagnera

Les jours de sa vie que Dieu lui donne sous le soleil.<sup>41</sup>

Oui, par Lui «notre cœur est en joie» !

Conclut la jubilation d'un «chant nouveau» élaboré par le psalmiste vers l'insondable Transcendance du Créateur.<sup>42</sup>

Tu ne seras que joie !<sup>43</sup>

---

<sup>38</sup> Qo 12,7

<sup>39</sup> Se réjouir

<sup>40</sup> Qo 3,22

<sup>41</sup> Qo 8,15

<sup>42</sup> Cf. Ps 33,21a

Sois en joie de tout le Bien que Yahvé ton Dieu te donne.<sup>44</sup>

David fait transporter «dans la joie» l'arche dans le Temple.<sup>45</sup>

Le lien de la joie à la Transcendance est une constante des Psaumes.<sup>46</sup>

## 5- CONCLUSION INTERMÉDIAIRE

L'éloge de la joie consiste simplement à accueillir comme théologiques les profondeurs inapparentes de cet «être en joie dans la trace de l'autre» que nous sommes en tant que créatures à l'image du Créateur.

L'être en joie dans la trace de l'autre est celui qui vit dans le plaisir de sa temporalité, tout en laissant ouverte la possibilité de ce plus qui vient du surplomb de la Transcendance ou du Créateur et qui offre l'opportunité d'abandonner tout objectif de réalisation de soi au détriment d'autrui.

L'avantage de la sagesse est qu'elle permet de distinguer entre le plaisir de la mainmise sur la Création (qui n'est qu'illusion, que le sage détecte en tant que telle) et la joie de la convivialité avec autrui (que le sage détecte par son lâcher-prise) et, par rebond, avec l'Autre.

---

<sup>43</sup> Dt 16,15

<sup>44</sup> Dt 26,11

<sup>45</sup> 2 s 6,12

<sup>46</sup> Ps 118,24 ; 104,34b ; 97,11 ; 13,11

## B- GAUDIUM ET SPES NOS 12-17 : LA DIGNITÉ HUMAINE

### 1- ETYMOLOGIE - DÉFINITION

*δέχομαι* : recevoir, accepter ; *δέκτης* : qui reçoit

*dignus* : qui mérite ; *dignitas* : fait de mériter, considération, estime, prestige

Respect que mérite quelqu'un ; est digne celui qui reçoit en fonction de son mérite ; sentiment de la valeur intrinsèque d'une personne.

La personne humaine est digne, cela signifie pour Kant par exemple qu'elle doit être traitée comme une fin en soi et non pas comme un instrument.

### 2- DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE. PRÉAMBULE

A la question existentielle qui nous interpelle tous : qu'est-ce que l'homme ? Vatican II rappelle que la Bible propose une réponse. Une réponse au questionnement existentiel ne peut être absolue. C'est la leçon de l'échec de la philosophie à ce propos, en particulier celui de la philosophie à la Heidegger. En effet l'être en tant qu'essence nous dépasse, nous qui demeurons dans notre mondanité qui cadre notre relativité, ou encore notre immanence. En fait nous disons de l'être ontologique qu'il est l'Être, ou Dieu.

C'est dans la conquête de cette réponse que se construit l'identité de notre être, soit notre identité. Notre identité, comme l'être, dans cette conquête, demeure relative en ce sens que nous la construisons ou la reconstruisons tout au long de notre vie, sans jamais l'achever. Notre identité comme notre être, nous échappe. C'est le signe de notre imperfection, on peut dire de notre humanité, ou encore de notre corruption, de notre péché. Comme l'être, la Vérité ne nous appartient pas. Ce n'est donc qu'une ou des vérités qui nous appartiennent. Dans la recherche de l'Être ou de notre identité, nous sommes à la recherche de la Vérité.

Tout en sachant que les compléments de vérité ou d'être que nous construisons ne nous feront pas atteindre, par simple addition de vérités, à la Vérité ou à l'Être dans leur essence, nous observons, dans notre vie de tous les jours, que la vérité de la corruption se manifeste dans une dynamique de corrélation avec la vérité du Bien, ou simplement du mieux, ou du plus, qu'on cherche naturellement à atteindre.

Ainsi notre identité, ou notre être, nous le construisons toute notre vie, sans jamais les atteindre dans leur essence, sous la poussée d'un équilibre instable entre deux vérités dont nous n'atteignons pas non plus l'essence : le Mal et le Bien. Si notre identité se construit dans cette dynamique, notre dignité, comme un socle indestructible, est à tout moment sous-jacente à notre effort. Notre dignité est le fondement de notre identité. Notre dignité est le mérite que nous avons en tant qu'êtres humains au-delà de notre relativité, ou de notre immanence, ou de notre corruption, ou encore, nous l'ajoutons à ce point, de notre finitude. Notre dignité dépasse notre identité humaine pour rejoindre notre identité d'Être, dans son essence. C'est sur le socle de notre dignité que nous construisons notre identité et que nous ancrons notre vocation. Notre dignité est ce que nous

sommes en droit d'attendre de nous-mêmes, de la part des autres et de l'Autre : Dieu. On pourrait dire que notre dignité est le "vase destiné à recueillir l'ensemble de nos vertus ou de nos mérites" :

- Attendre de nous-mêmes : notre dignité nous oriente à l'endroit et à l'instant du perpétuel et ubiquitaire croisement des vérités. C'est en conscience de notre dignité que nous choisissons librement de prendre un chemin plutôt qu'un autre, celui qui apporte un mieux, qui oriente vers le Bien. C'est notre responsabilité de prendre cette décision. Il nous appartient de "remplir le vase de notre dignité".
- Attendre de la part des autres : notre dignité dépend de la dignité de cet autre qui est notre prochain. Nous nous devons de la respecter au sens que notre attitude, si elle est digne, par définition, ne peut que rechercher l'épanouissement de la dignité de cet autre et réciproquement. La dignité s'exprime dans le rapport éthique. On peut dire que l'éthique existe avant l'homme. De même ce qui fait l'essence de l'homme, sa dignité, existe avant lui.
- Attendre de la part de l'Autre : c'est la promesse de la Rédemption, c'est le rapport éthique des participants à la Seconde Alliance. Notre dignité est tout entière fondée dans notre Etre (inatteignable par nous-mêmes) révélé image de Dieu. Or l'image est une reproduction. Elle n'est pas l'original. Selon la somme des décisions que nous prenons consciemment et librement aux carrefours de notre existence, elle sera simulacre, fantôme, ou bien reflet, portrait, icône. Notre dignité se fonde dans la projection du créateur que nous sommes tous et chacun, personnellement, individuellement, par délégation du Créateur.

C'est pourquoi nous abordons tous, en tant qu'humains, les carrefours des chemins de destinée et que nous sentons au fond de nous-mêmes, en surplomb par rapport aux normes et aux lois, fussent-elles celles de Moïse, ou bien de l'Eglise, quels sont les choix qui relèvent plutôt de notre dignité, de celle de l'autre et, par rebond, de celle de l'Autre. C'est notre responsabilité de répondre à cette sensibilité, personne ne peut nous l'enlever et c'est notre responsabilité de remplir le vase de notre dignité et, à la fin du chemin, de récupérer, avec notre pleine dignité de créature à l'image divine, notre identité dans son essence.

Cette loi humaine étant posée, il faut la compléter par deux autres :

- seuls, sans autrui, nous n'y arriverons pas et telle n'est pas notre vocation
- sans la Grâce divine, non seulement la démarche est impossible, nous n'en aurions tout simplement pas conscience.

Il est à nos yeux notamment deux exemples d'atteintes réussies à la dignité de l'homme dans ce qu'elle a d'absolu :

- la banalisation des valeurs et la perte de *l'inter-homines esse* qui obturent le vase de la dignité

- la tentative scientifique, organisée, industrielle de création du "Musulman" ou de l'"Untermensch" à Auschwitz par les nazis, qui consistait à ôter systématiquement de l'homme sa dignité, celle qui fait de lui un être humain.

Ces deux exemples sont abondamment commentés dans l'Obsolence de l'offre religieuse.<sup>47</sup>

### 3- DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE. GAUDIUM ET SPES NOS 12-14

#### INTRODUCTION

Dieu dit : «Faisons l'homme à notre image», selon notre ressemblance et qu'il soumette les poissons de la mer, les oiseaux du ciel, toute la terre et toutes les petites bêtes qui remuent sur la terre !»<sup>48</sup>

Le pluriel «*faisons, à notre image*» apparaît ici peut-être pour évoquer une forme de cour céleste. C'est l'image d'un roi qui est proposée.

Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa ; mâle et femelle il les créa.  
Dieu vit tout ce qu'il avait fait. Voilà, c'était très bon.<sup>49</sup>

Adam vécut cent trente ans, à sa ressemblance et selon son image il engendra un fils qu'il appela du nom de Seth.<sup>50</sup>

L'homme est créateur par délégation : il transmet l'héritage de l'image divine. La conséquence est qu'il la transmet en l'état.

A propos de cour et d'image divines les Egyptiens parlent de l'image du pharaon qui reflète la volonté de dieu face à son peuple. C'est l'idée d'un souverain original, qui lègue son autorité à un représentant, lequel la démocratise à son tour en la transmettant à tous ses descendants. C'est l'idée de l'homme à l'image du Créateur, réengendrant l'image divine et roi de la Terre qu'il a pour vocation de soumettre.<sup>51</sup>

Tu en as presque fait un dieu :  
tu le couronnes de gloire et d'éclat ;  
tu les fais régner sur les œuvres de tes mains ;  
tu as tout mis sous ses pieds :  
tout bétail gros ou petit  
et même les bêtes sauvages,  
les oiseaux du ciel, les poissons de la mer,  
tout ce qui court les sentiers des mers.<sup>52</sup>

<sup>47</sup> BRANDT Jean-Marie, *Obsolence de l'offre religieuse*, Genève 2010, Editions Slatkine, 2010, Thèse de doctorat en théologie de la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne,

<sup>48</sup> Gn 1,26

<sup>49</sup> Gn 1,27

<sup>50</sup> Gn 5,3

<sup>51</sup> Cf. TOB notes ad Gn 1,26

<sup>52</sup> Ps 8,6-9

Gr., aram., syr.,v: *Tu l'abaissas quelque peu par rapport aux anges*. He 2,6-8 cite les v. 5-7 et les applique au Christ souverain.<sup>53</sup>

Or Dieu a créé l'homme pour qu'il soit incorruptible et il l'a fait image de ce qu'il possède en propre.<sup>54</sup>

## GAUDIUM ET SPES

Le texte de GS, dans l'introduction à la dignité de la personne humaine,<sup>55</sup> ne fait pas autre chose que présenter les textes ci-dessus. Vatican II est un retour aux sources, un *aggiornamento*, une remise en question de soi, de l'Eglise, par la réécoute de la Parole. Le retour à l'écoute de la Parole, celle de l'AT et du NT, est un resourcement de la dignité de la personne humaine au prix de la remise en question des attitudes acquises. C'est l'innovation révolutionnaire sur le fond et toute en douceur sur la forme qu'apporte le Concile.

La corruption de la dignité de l'homme est venue et vient encore et toujours de l'abus qu'il commet de sa liberté en choisissant de substituer sa fin mondaine à sa fin divine ou royale. Elle s'exerce dans l'instrumentalisation de l'autre. Le rapport conscient et libre à la corruption, comme le rapport conscient et libre au divin, comme aussi le rapport à la Vérité sont les fondements éthiques de l'homme et de son identité. Le rapport à la corruption restreint d'abord, puis étouffe la liberté, corrompant la dignité et donc l'image divine en l'homme. L'homme n'aurait pas la dignité d'un participant-candidat au Royaume divin s'il n'avait pas le pouvoir de la corrompre. Il n'aurait pas de mérite et nous avons vu que la dignité, par définition est le mérite de nos vertus, ou encore le "vase destiné à recueillir l'ensemble de nos vertus ou de nos mérites". La corruption, ou le Mal, vient de l'homme et de son espace de liberté qui est aussi son espace éthique.

Mais le Seigneur en personne est venu restaurer l'homme dans sa liberté et sa force, le rénovant intérieurement et jetant dehors le prince de ce monde, qui le retenait dans l'esclavage du péché.<sup>56</sup>

Pour être le "vase destiné à recueillir l'ensemble de nos vertus ou de nos mérites", la dignité conditionne la responsabilité pleine et entière de l'homme face à son destin. A lui de se mettre en question à chacune des carrefours des chemins de sa destinée. C'est bien l'*aggiornamento*, la remise en question du Concile. A nous de revenir en nous-mêmes, de faire le point et de décider de notre fin. C'est en prenant la vie comme une opportunité qui nous est donnée que nous construisons notre être et définissons notre identité. C'est de notre identité et de notre être tels que construits que nous sommes redevables au jour du jugement. Le jour du jugement est tous les jours qu'il nous est donné de vivre. On peut dire que nous sommes tous les jours et serons finalement notre propre juge. Le Concile rappelle que cette tension existentielle se déroule sous le «regard de Dieu», que nous lisons, quant à nous, débordant de Grâce et d'Amour :

---

<sup>53</sup> TOB, note i ad Ps 8,6

<sup>54</sup> Sg 2, 23

<sup>55</sup> GS 12

<sup>56</sup> GS 13

Par son intériorité l'homme dépasse l'univers des choses : c'est en effet à ces profondeurs qu'il revient lorsqu'il fait retour en lui-même où l'attend ce Dieu qui scrute les cœurs et où il décide personnellement de son propre sort sous le regard de Dieu.<sup>57</sup>

Le socle de notre identité est bien cette dignité qui est l'image en nous de notre Créateur et la condition de son mérite est bien notre liberté quant au choix de l'être que nous voulons faire de nous-mêmes.

Il reste à voir les conditions de cette construction responsable qui est notre destinée.

#### **4- CONDITIONS DE LA DIGNITÉ DE LA PERSONNE HUMAINE. GAUDIUM ET SPES NOS 15-17**

##### **a- *Dignité de l'intelligence, vérité et sagesse***

Vatican II proclame que l'image divine en l'homme éclaire son intelligence d'une lumière qui lui permet de voir au-delà de la réalité objective des choses. Cet éclairage le projette en effet dans une démarche toujours plus profonde de la recherche de la vérité. C'est dans la modération de la sagesse que l'homme atteindra son niveau de perfection. C'est que la sagesse est la gardienne d'une recherche ciblée sur l'amour du Vrai et du Bien. Or, dit Vatican II :

plus que tout autre, notre époque a besoin d'une telle sagesse, pour humaniser ses propres découvertes, quelles qu'elles soient.<sup>58</sup>

##### **b- *Dignité de la conscience morale***

L'homme est doté d'une conscience. Cette conscience est orientée moralement. Cette orientation est tournée vers le Bien.

Au fond de sa conscience, l'homme découvre la présence d'une loi qu'il ne s'est pas donnée lui-même, mais à laquelle il est tenu d'obéir. Cette voix, qui ne cesse de le presser d'aimer et d'accomplir le bien et d'éviter le mal, au moment opportun résonne dans l'intimité de son cœur : «Fais ceci, évite cela.» Car c'est une loi inscrite au cœur de l'homme ; sa dignité est de lui obéir, et c'est elle qui le jugera. La conscience est le centre le plus secret de l'homme, le sanctuaire où il est le seul avec Dieu et où sa voix se fait entendre.<sup>59</sup>

La dignité humaine est fondée dans cette conscience orientée vers le Bien. Ce que nous avons appelé socle de la dignité humaine est donc, nous le soulignons avec Vatican II, taillé à l'image divine. La dignité humaine présente, nous le soulignons également, un mérite (une valeur) absolue. Nul ne peut l'effacer. Ni son propriétaire, ni autrui, ni les dogmes d'une religion ou d'une politique quels qu'ils soient. L'homme est seul avec sa conscience, seul avec Dieu dans sa présence discrète. Discrète parce qu'il nous laisse toute notre liberté. Autrement il ne respecterait pas notre dignité. Ce qui est impossible puisque notre dignité est son image à Lui.

Il revient à l'homme, et c'est sa responsabilité, de construire sur le fondement de ce socle, progressivement, au long des décisions qui marquent son existence terrestre, la réalité, ou encore la

---

<sup>57</sup> GS 14

<sup>58</sup> GS 15

<sup>59</sup> GS 16.1

vérité de son être, bref de se réaliser. C'est une fois ce parcours accompli que, du socle de sa dignité, l'homme se jugera de lui-même. La suite relève du mystère de la Rédemption. Le message christique est : *n'ayez pas peur, ayez confiance, croyez !* Il est aussi, *soyez responsable, décidez !* Il est enfin : *aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés !*

S'accomplir est donc prendre ses responsabilités à l'écoute de sa conscience. L'écoute et sa mise en œuvre relève d'une approche éthique dont le premier critère est l'articulation de notre attitude avec celle d'autrui, de tous les autres pris individuellement et collectivement. La vérité et sa recherche nécessitent impliquent que les chrétiens s'unissent dans cette tâche qui revient pour eux à une vocation, et qu'ils y travaillent, le concile le précise explicitement, de concert avec les non-chrétiens. La recherche de la vérité dans les décisions qui portent sur le choix du Bien ou du Mal est à la fois complexe et prioritaire. Or tous les hommes, chrétiens et non-chrétiens sont créés à l'image du Créateur et sont impliqués dans la même responsabilité de construire leur vérité sur le socle de leur dignité. Nous dirons que la responsabilité des chrétiens est plus engagée.

C'est d'une manière admirable que se découvre à la conscience cette loi qui s'accomplit dans l'amour de Dieu et du prochain. Par fidélité à la conscience, les chrétiens unis aux autres hommes, doivent chercher ensemble la vérité et la solution juste de tant de problèmes moraux que soulèvent aussi bien la vie privée que la vie morale.<sup>60</sup>

L'erreur dans le choix du Bien ou du Mal n'entraîne pas nécessairement la corruption de la dignité. Le Concile parle de l'"égarement ponctuel et même fréquent" de la conscience. A la longue cependant la répétition de l'erreur et le détachement du Bien peuvent devenir une habitude et le risque est, selon le Concile, non pas de perdre sa dignité, mais de la rendre incapable de discernement. Le Concile maintient la présence de la dignité comme la valeur absolue qu'est l'image du Créateur, et qu'elle ne peut être rendue complètement aveugle. Avec la dignité, la responsabilité et le libre-arbitre demeurent.

[...] il arrive souvent que la conscience s'égare, par suite d'une ignorance invincible, sans perdre pour autant sa dignité. Ce que l'on ne peut dire lorsque l'homme se soucie peu de rechercher le vrai et le bien et lorsque l'habitude du péché rend peu à peu la conscience presque aveugle.<sup>61</sup>

Nous mettons en exergue comme étant particulièrement appropriée l'analyse de Hannah Arendt sur la banalité du mal manifeste dans le nazisme. Quant à nous nous voyons une autre forme de banalisation du mal dans la financiarisation de l'économie. Nous renvoyons aux ouvrages de référence en partie déjà mentionnés.<sup>62</sup>

### **c- Grandeur de la liberté**

Mais c'est toujours librement que l'homme se tourne vers le bien. [...] la vraie liberté est en l'homme un signe privilégié de l'image divine. Car Dieu a voulu le laisser à son propre conseil pour qu'il puisse de lui-même chercher son Créateur et, en adhérant librement à lui, s'achever ainsi

<sup>60</sup> Ibid.

<sup>61</sup> Ibid.

<sup>62</sup> Cf. ARENDT Hannah, *Considérations morales*, Paris : Payot & Rivages, 1996 [1971] ; ARENDT Hannah, *Les Origines du totalitarisme. Eichmann à Jérusalem*, Paris : Gallimard, 2002 [1966] ARENDT Hannah, *La Crise de la culture*, Paris : Gallimard, 1972 [1954] ; <sup>62</sup> BRANDT Jean-Marie, *Obsolescence de l'offre religieuse*, Genève 2010, Editions Slatkine, 2010, Thèse de doctorat en théologie de la faculté de théologie et de sciences des religions de l'Université de Lausanne,

dans une bienheureuse plénitude. La dignité de l'homme exige donc de lui qu'il agisse selon un choix conscient et libre, mû et déterminé par une conviction personnelle et non sous le seul effet de poussées instinctives ou d'une contrainte extérieure. L'homme parvient à cette dignité lorsque, se délivrant de toute servitude des passions, par le choix libre du bien, il marche vers sa destinée et prend soin de s'en procurer réellement les moyens par son ingéniosité. Ce n'est toutefois que par le secours de la Grâce divine que la liberté humaine, blessée par le péché, peut s'ordonner à Dieu d'une manière effective et intégrale. Et chacun devra rendre compte de sa propre vie devant le tribunal de Dieu, selon le bien et le mal accomplis.<sup>63</sup>

La condition de la liberté de choix dans la décision d'opter pour le Bien ou le Mal aux carrefours de notre existence conditionne le principe de la dignité. La condition de liberté est à la fois transparente et obscure. Elle est l'expression de ce que nous avons appelé la corruption de notre nature terrestre. Comme notre être est un, cette corruption menace le processus de réalisation de notre être et donc notre dignité. Le but est de rassembler notre être, de le réaliser, de retrouver avec notre identité, notre dignité, en d'autres termes de passer de l'image de Dieu que nous sommes sur Terre au Créateur et de faire un avec Lui. Cette vocation est un mystère car à la fois elle dépend de notre pleine responsabilité et d'un autre côté elle ne peut s'accomplir qu'avec l'aide de la Grâce divine :

- D'un côté il nous appartient de choisir en toute conscience et librement la voie qui mène de notre état de corruption à celui de la vérité de notre être créé à l'image divine, et donc la voie qui mène à Dieu. A défaut, le mérite accumulé par nos soins au cours de notre existence ne sera pas de la qualité requise pour remplir ce que nous avons appelé le "vase" de notre dignité. Le résultat que nous aurons alors obtenu à la fin sera que nous n'avons pas atteint à la réalité de notre être et que nous n'avons pas recouvré notre identité. Comment dans ces conditions, puisque nous ne faisons pas un avec nous-mêmes, faire un avec le Créateur ?
- D'un autre côté nous n'avons pas la compétence de notre vocation, puisque, en raison de notre état de corruption, nous nous trouvons en état d'insurmontable rupture avec notre être, avec l'Être qui est Dieu. C'est la condition de notre immanence dans l'impossible rapport qu'elle recherche avec la Transcendance. Nous ajouterons que cette rupture est si totale, en bref qu'étant absolue, nous ne devrions même pas en avoir conscience. Et la foi n'y suffirait pas : comment croire à quelque chose ou quelqu'un dont nous ne pouvons soupçonner par nous-mêmes qu'ils soient une possibilité ? C'est ici que commence la piste de l'espérance, et partant de la confiance, c'est-à-dire enfin de la foi. Car quel autre facteur que la Grâce divine aurait pu jeter cette impossible et impensable passerelle entre deux états, deux êtres (nous-mêmes et l'Être) absolument incompatibles ?

C'est bien dans le *Premier commandement*, celui qui résume tous les autres, que nous avons à écouter pour que pointe et nous interpelle la réponse. Un commandement qui est à la fois empreint de bon sens et universel, puisqu'il se fonde sur le socle de la dignité de chaque être humain :

Un scribe s'avança. Il les avait entendus discuter et voyait que Jésus leur avait bien répondu. Il lui demanda : « Quel est le premier de tous les commandements ? ». Jésus répondit : « Le premier, c'est : Ecoute, Israël, le Seigneur notre Dieu est l'unique Seigneur ; tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme, de toute ta pensée et de toute ta force. Voici le second : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. »

---

<sup>63</sup> GS, 17

Le scribe lui dit : «Très bien, Maître, tu as dit vrai : Il est unique et il n'y en a pas d'autre que lui et l'aimer de tout son cœur, de toute son intelligence, de toute sa force et aimer son prochain comme soi-même, cela vaut mieux que tous les holocaustes et sacrifices.»

Jésus, voyant qu'il avait répondu avec sagesse, lui dit : «Tu n'es pas loin du Royaume de Dieu.» Et personne n'osait plus l'interroger.<sup>64</sup>

Ainsi le scribe, par son *écoute* personnelle et sa mise en œuvre du Premier commandement, le commandement de l'amour, est sur la voie de réaliser l'unité de son être et de s'unir au Créateur. Il est libre, conscient et responsable, quand il vient en personne interroger celui qui interpelle la communauté jérusalémite et déstabilise ses dirigeants dans leurs habitudes de conformité à la Loi de Moïse. Ces habitudes sont de celles qui affadissent le libre-arbitre et obscurcissent la conscience, et aussi le bon-sens. C'est un lettré, un membre de l'élite savante si ce n'est dirigeante. Son ouverture et son questionnement marquent ses choix aux carrefours qui se présentent entre le Bien et le Mal. Va-t-il suivre ses confrères dans l'idée de supprimer celui qui fait scandale à propos des ordres civil et religieux tout à la fois ? Ou bien va-t-il chercher à se faire une idée personnelle ? Et donc interpellé le suspect dans le respect de sa dignité ? Nous, qu'aurions-nous fait à sa place ? Que faisons-nous aujourd'hui dans les circonstances de vie qui sont les nôtres ? N'est-ce pas là une démonstration de la nécessité de l'*aggiornamento* ?

Notre conclusion est triple :

- Le scribe, sans le baptême, sans être chrétien, qui a agi dans le respect de sa dignité et de celle de Jésus, allant jusqu'à reconnaître et mettre en pratique le Premier commandement, le commandement de l'amour, est déclaré proche de la réussite que nous recherchons : se réaliser dans la vérité de son être et s'unir à Dieu. Quelle ouverture !
- C'est dans le rapport à l'autre que se déploie notre vocation, à nous tous les humains, à opter pour le Bien et non pas pour le Mal et ce rapport-là se construit dans le respect de la dignité d'autrui, laquelle, nous le soulignons encore et toujours rebondit sur la dignité de l'Autre et réciproquement.
- Cette vérité de la dignité de la personne, qui est la première vérité, celle qui contient toutes les autres, comme c'est le cas du Premier commandement, est si bien intégrée à ce bon sens qui nous oriente vers le Bien plutôt que vers le Mal, qu'elle fait taire tout le monde, toute polémique, tout questionnement, comme si, hélas pour un instant seulement, la paix, le respect et l'amour suffisaient aux relations humaines. Ce miracle a eu lieu autour de Jésus à cet instant-là selon Marc. A nous de le renouveler.

---

<sup>64</sup> Mc 12, 28-34. Cf aussi Dt 6,5 ; Lv 19,18 ; 2 R 23,25

## 5- CONCLUSION : LE LIEN ENTRE *QOHÉLET* ET *GAUDIUM ET SPES*

Le lien entre *Qohélet* tel que nous l'avons présenté et les chapitres de *Gaudium et Spes* que nous avons mis en exergue est tissé par l'approche de la dignité de la personne humaine. La dignité, que nous avons définie comme le "vase destiné à recueillir l'ensemble de nos vertus ou de nos mérites", est, pour nous, le socle de l'image du Créateur. C'est elle qui nous oriente dans la construction de notre identité et de notre être. Notre vocation et notre responsabilité sont de travailler à cette démarche selon notre conscience du Bien et du Mal tout au long de notre existence.

*Qohélet* témoigne de la réalité de cette démarche dans une fiction : celle de la personne de Salomon. Le Roi de légende est présenté comme étant conscient du caractère évanescent du plaisir ou des biens de ce monde. Qui donc en aura davantage reçu ? Qui d'autre parmi les rois passe pour plus sage que lui ? Mais fera-t-il pour autant le pas nécessaire pour sortir du non-sens des plaisirs, et quelle motivation le pousserait-il à le faire ? Le roi discerne parfaitement la nature évanescence de cette bulle. Il est donc un sage et bien davantage, le plus sage des rois, un sage de légende. La sagesse, qui est supérieure à la conscience éthique, lui permettra-t-elle de faire le pas qui mène au-delà de la bulle des plaisirs ? Eh bien non, même lui ne le pourrait pas sans l'irruption inopinée de la joie. Le surgissement de la joie est un événement qui dépend du Créateur en personne, Lui qui a créé le monde et l'homme, selon la Genèse, dans la joie. La joie est le fondement de la Création. Elle est à l'image divine, comme l'homme. La joie est l'expression de sa dignité de créature à l'image divine.

Le but de la recherche du sage est de distinguer, à la fois par le truchement des plaisirs terrestres et en les dépassant, la joie qui pointe dans la Création et la laisser s'emparer de lui. La joie est mystérieuse, paradoxale. L'auteur interprète la présentation de la joie comme une métaphore. Le Créateur nous fait sentir la possibilité et la vertu rédemptrice de la joie à-travers la bulle des plaisirs terrestres. Il nous revient de distinguer leur côté évanescent et de distinguer le Bien du Mal et de placer notre conscience devant la réalité d'un choix dont nous sommes responsables.

- Ou bien nous poursuivons les plaisirs comme un but en soi, ce but étant de réaliser notre être par leur truchement, soit de faire de la mondanité et de notre égoïsme les instruments de notre accomplissement. C'est alors un accomplissement qui se fait au détriment de soi en tant que créature à l'image du Créateur, et au détriment d'autrui, puisque tout le monde sans exception (le Concile le répète expressément) est créature à l'image du Créateur. Nous nous éloignons à la fois de la vérité de notre Etre, de notre identité et donc du Créateur, de notre Vérité et de la Vérité. Nous perdons la capacité de devenir un avec nous-mêmes, et de nous unir en Dieu, processus qui est notre vocation et aussi notre responsabilité. Nous ne remplissons pas notre dignité, ce "vase destiné à recueillir l'ensemble de nos vertus ou de nos mérites". Nous le vidons de ses mérites et de ses vertus et nous allons à la perte définitive de notre dignité qui devait nous permettre de nous unir à nous-mêmes, à autrui, à Dieu. Le *Qohélet* témoigne, selon l'exégèse critique de l'auteur qui fait une référence aux racines des termes employés, de la manifestation de la joie dans notre temporalité. *Qohélet* compare Abel et Caïn. La racine du nom Abel signifie *bulle, évanescence*, avec le sens qu'Abel a choisi de renoncer aux plaisirs comme instrument de son accomplissement de créature. Quant à Caïn, dont la racine du nom signifie *acquérir*, il joue la carte contraire et ne vise qu'à son accomplissement personnel sans tenir compte d'autrui. *Qohélet* ne parle pas de dignité,

mais de sagesse et de joie. *Gaudium et Spes* témoigne d'une démarche éthique similaire. On peut dire que, pour le Concile, la dignité est la sagesse accomplie et que la joie est la Grâce ou l'Amour de Dieu. Les deux textes ont le même sens quant à la démonstration d'une conscience et quant à son orientation universelle vers le Bien. La métaphore de la joie du Créateur chez *Qohélet* est remplacée dans *Gaudium et Spes* par le Premier commandement (Ecoute Israël), soit l'appel de la Grâce à la triangulation de l'amour de Dieu, du prochain et de soi.

- Ou bien nous renonçons à instrumentaliser les plaisirs terrestres comme étant une fin en soi, en particulier notre fin propre. Nous les dépassons en faisant éclater leur nature de bulle. Nous nous mettons à l'écoute de la joie de la Création comme à l'écoute du Premier commandement. Nous choisissons de nous laisser envahir et guider par elle et par la Grâce dans le remplissage responsable du "vase" de notre dignité. Alors, comme Abel, nous remplissons notre vocation et accomplissons notre Etre dans le Vérité de son identité de créature à l'image divine. Enfin nous ne faisons qu'un avec notre être, nous sommes notre Etre et nous ne faisons plus qu'un avec Dieu. A nous de remplir le "vase" de notre dignité jusqu'au plein de l'Amour du Créateur.

*Jean-Marie Brandt, 7 avril 2014*